

HOMMAGE À GIOVANNA ANGELI

Chères amies, chers amis, en prenant la parole ce matin, vous comprendrez l'émotion qui est la mienne : j'avais beaucoup d'amitié pour Giovanna. Je l'admirais et je l'aimais pour sa générosité, pour son courage, pour son intelligence, pour son merveilleux sens de l'amitié.

Nous avons passé ensemble, Giovanna et moi, des moments inoubliables, à Florence et à Paris principalement, mais aussi à Mulhouse, où j'ai longtemps enseigné et où je l'avais invitée à parler à mes étudiants, à Rome en 1991, où elle avait rejoint le colloque du centenaire de la mort de Rimbaud, à Aix-en-Provence où se déroulait la soutenance d'Habilitation de l'un de mes amis, au jury de laquelle elle siégeait, à Sant'Arcangelo, pour les congrès de la Fondation Malatesta, ou aux puces de Vanves où nous sommes allés tant de fois chiner, le dimanche matin.

Quand j'essaie aujourd'hui de recomposer le passé et de comprendre ce qui nous avait immédiatement rapprochés, je pense à nos premières conversations sur les traditions respectives des universités italienne, française et belge. Nous avions, Giovanna et moi, une position assez proche sur l'université française, que j'ai rejointe et qu'elle connaissait bien. Nous avons été formés dans des pays et à une époque où la tradition philologique était forte, Giovanna à Florence à l'école de Gianfranco Contini et moi à Bruxelles à celle d'Albert Henry. Nos maîtres se connaissaient bien. Ils s'étaient rencontrés à Paris, avant la Seconde Guerre, à l'aube de leur carrière. Et alors qu'elle commençait la sienne, Giovanna était venue à Bruxelles, pour suivre le séminaire de littérature médiévale d'Albert Henry. J'étais encore au lycée, à ce moment, et je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer Contini, que j'ai lu et dont j'ai beaucoup entendu parler, en particulier par Giovanna.

Giovanna vivait entre Florence et Paris. Très présente et très active dans l'institution universitaire italienne, elle entretenait des relations étroites avec l'université française, en particulier avec les médiévistes. Elle souriait de leurs divisions. Très liée avec Laurence Harf, Emmanuelle Baumgartner, Michel Zink ou Claudio Galderisi, elle ne perdait pas le contact avec les représentants de l'autre école, avec Philippe Ménard en particulier. Mais son rôle, entre la France et l'Italie, allait bien au-delà du monde des médiévistes. Elle passait les frontières entre les pays et entre les siècles, écrivant aussi bien sur Breton et sur Racine que sur Christine de Pisan. Elle est l'auteur d'un des rares articles nuancés et lucides sur les fragments de Baudelaire sur la Belgique, et c'est un autre sujet qui nous avait rapprochés.

En 2000, invitée à la Sorbonne, Giovanna y a fait un semestre d'enseignement qui est resté gravé dans les mémoires. D'abord parce qu'elle avait été très appréciée par les collègues et par les étudiants. Ensuite parce qu'elle avait failli, avec raison, décliner l'offre qui lui était faite d'un cours de première année, devant des centaines d'étudiants, sur un sujet imposé. Ainsi vont les choses, parfois, dans notre monde de liberté : les contraintes règnent, notamment les contraintes pédagogiques, bureaucratiques, qui voudraient qu'un professeur ne choisisse plus, selon ses compétences, les matières qu'il enseigne. En l'occurrence, les sujets de cours étaient fixés pour deux ans et Giovanna venait à la suite d'un collègue qui avait fait un choix qu'il lui transmettait, en quelque sorte. Mais elle avait résisté et à quelques-

uns nous nous étions battus pour défendre les libertés académiques, et l'administration avait cédé : Giovanna a pu choisir le sujet de son cours.

Je raconte cet épisode parce qu'il illustre bien la fermeté dont Giovanna pouvait faire preuve, avec sa grande gentillesse. Elle aimait s'engager et savait se battre. En particulier pour la recherche et pour l'excellence. En 1991, elle fut parmi celles et ceux qui ont porté le Seminario di letteratura francese sur les fonts baptismaux. Si j'ai été modestement mêlé aux événements qui ont précédé cette fondation, c'est en grande partie grâce à elle. Je garde le souvenir ému de ces heures glorieuses, et de cette brillante OPA sur les études françaises en Italie, qui a su rétablir le sens des valeurs.

Plus récemment, Giovanna a été la cheville ouvrière à Florence de la création d'un doctorat en codiplomation, contractualisé entre trois universités : Florence, Bonn et Paris-Sorbonne. Elle était convaincue de la nécessité des échanges internationaux et est restée très active dans la défense d'une université transfrontalière. Elle aimait la France, la culture et la littérature françaises, avec une curiosité et une ouverture d'esprit qui n'excluaient aucune forme d'art. Elle s'est par exemple passionnément intéressée au cinéma.

Giovanna avait, dans l'amitié, une fidélité sans faille. Je me souviens avec émotion de ce qui fut peut-être la dernière occasion où elle ait pris la parole, à un moment où la maladie l'atteignait déjà. C'était en juin 2017, à l'Institut culturel italien, rue de Varennes, à Paris, où nous étions réunis pour un hommage à notre amie Mariella Di Maio. Giovanna s'était levée pour dire quelques mots de témoignage et d'amitié.

L'amitié, la fidélité dans l'amitié, et l'exigence intellectuelle ont été les fils conducteur de la vie et de la carrière de Giovanna. Nous pensons à elle, et à notre ami Andrea Martini, qui a partagé tant d'années heureuses avec elle et qui l'a accompagnée jusqu'à la fin.

André Guyaux

Le 4 décembre 2020